

Peut-on encore
sauver l'Église ?

HANS KÜNG

Peut-on encore sauver l'Église ?

*Traduit de l'allemand par
Éric Haeussler*

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

CE LIVRE EST PUBLIÉ
SOUS LA RESPONSABILITÉ ÉDITORIALE DE JEAN-LOUIS SCHLEGEL

Titre original : *Ist die Kirche noch zu retten ?*
Éditeur original : Piper Verlag GmbH, Munich
© original : Piper Verlag GmbH, Munich, 2011
ISBN original : 978-3-492-05457-7

ISBN : 978-2-02-109191-5

© Éditions du Seuil, septembre 2012, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Ce qui me pousse aujourd'hui à écrire

J'aurais préféré ne pas écrire ce livre. Devoir consacrer à l'Église, qui est restée la mienne, une publication aussi critique n'est pas agréable. Je parle de l'*Église catholique*, la plus grande, la plus puissante, la plus internationale et en quelque sorte aussi la plus ancienne des Églises, celle dont l'histoire et le destin influencent aussi toutes les autres.

J'aurais préféré dédier mon temps à d'autres questions et projets urgents qui figurent sur mon agenda. Mais la politique de restauration des trois dernières décennies, sous les papes Karol Wojtyla et Joseph Ratzinger, avec ses conséquences fatales et de plus en plus dramatiques pour l'œcuménisme chrétien dans son ensemble, m'impose de nouveau le rôle de critique du pape et de réformateur de l'Église – un rôle qui fait souvent écran à des aspects de mon travail théologique qui sont pour moi plus importants.

La grande crise de l'Église

Dans la situation actuelle, je ne peux pas accepter de me taire : des décennies durant, j'ai attiré l'attention – avec un succès variable, et en tout état de cause modeste, auprès de la hiérarchie catholique – sur la grande crise qui se développait dans l'Église catholique, qui est en fait une *crise de direction de l'Église*. C'est seulement avec la révélation des innombrables

cas d'abus sexuels dans le clergé catholique, partout dissimulés, des décennies durant, par Rome et les évêques, que cette crise est devenue visible pour le monde entier comme une *crise du système* qui exige une réponse théologique fondée. Ni les voyages et les manifestations du pape, si solennellement mis en scène soient-ils (comme « pèlerinage » ou comme « visite officielle », c'est selon), ni les circulaires et les offensives de communication ne peuvent masquer cette crise persistante. Rien qu'en République fédérale d'Allemagne, elle s'est traduite durant ces trois dernières années par des centaines de milliers de retraits de l'Église¹ et, en général, par une prise de distance grandissante de la population avec les institutions ecclésiastiques.

Encore une fois : j'aurais préféré ne pas écrire ce livre. Et je n'aurais *pas* écrit ce livre :

1. *si* l'espoir s'était réalisé que, dans l'esprit du concile du Vatican II, le *pape Benoît* montre le chemin de l'avenir à notre Église et au monde chrétien en général. Cet espoir avait germé en moi lors de l'entretien personnel et amical de quatre heures que j'ai eu avec mon ancien collègue de Tübingen à Castel Gandolfo, en 2005. *Or*, emboîtant le pas de son prédécesseur, Benoît XVI a obstinément poursuivi dans la voie de la restauration, en prenant ses distances, sur des points importants, avec le Concile et une grande partie du peuple chrétien, tout en échouant à régler le problème des abus sexuels de clercs dans le monde entier ;

2. *si* les *évêques* avaient vraiment fait valoir leur responsabilité collégiale dans l'ensemble de l'Église – responsabilité qui leur a été attribuée par le Concile – et s'ils s'étaient manifestés en ce sens par la parole et les actes. *Or*, sous le règne de Wojtyła/Ratzinger,

1. Toutes les notes sont du traducteur. Il s'agit d'une déclaration de non-appartenance à l'Église catholique qui implique de ne plus payer l'impôt reversé à cette Église (sorte de « redevance » ecclésiastique). Le conflit porte ensuite sur la question suivante : en cessant d'appartenir à cette association de droit public qu'est l'Église, cesse-t-on aussi d'appartenir à la communauté de foi (et donc, est-on privé des sacrements) ? L'épiscopat allemand opinait dans ce sens, mais d'une part des procès ont eu lieu, qu'il a perdus, et d'autre part le Vatican ne l'a pas suivi.

la plupart sont redevenus de fidèles exécutants du Vatican, sans montrer de personnalité ou de responsabilité propre ; même leurs réponses aux récentes évolutions de l'Église ont été hésitantes et peu convaincantes ;

3. *si la communauté des théologiens s'était comme jadis défendue publiquement avec unité et force contre la nouvelle répression et contre les tentatives romaines pour influencer le choix de la relève scientifique dans les facultés et les séminaires. Or la plupart des théologiens catholiques ont une crainte fondée devant le traitement critique et sans idée préconçue des thèmes tabous de la théologie dogmatique et morale, puisqu'ils courent ainsi le risque d'être censurés et marginalisés. Rares sont ceux qui osent soutenir le réformiste et mondial « Mouvement du Peuple de l'Église ». Il n'obtient d'ailleurs pas non plus assez de soutien de la part des théologiens et des dirigeants ecclésiastiques protestants, car beaucoup écartent ses questions réformatrices comme étant des problèmes internes au catholicisme ; il arrive que certains privilégient en fait les bonnes relations avec Rome au détriment de la liberté de l'homme chrétien. Tout comme dans d'autres discussions publiques, la théologie a joué un rôle minime dans les dernières polémiques autour des Églises, catholique ou autre, et a laissé passer sa chance d'exiger avec force les réformes nécessaires.*

De quoi souffre l'Église ?

De divers côtés, j'ai sans cesse été prié et encouragé de prendre clairement position, de vive voix ou par écrit, sur le présent et l'avenir de l'Église catholique. Ainsi, au lieu d'articles et de colonnes isolés, me suis-je finalement décidé à rédiger un solide texte récapitulatif, qui expose et justifie ce qui, selon mon jugement éprouvé, s'avère être le *noyau de la crise* : *l'Église catholique*, cette grande communauté de foi, est gravement *malade*, elle *souffre du système de domination*

romain qui, malgré toutes les résistances, s'est établi au cours du deuxième millénaire et s'est maintenu jusqu'à nos jours. Il est – je le montrerai – caractérisé par un monopole du pouvoir et de la vérité, par le juridisme et le cléricalisme, l'hostilité envers la sexualité et les femmes, ainsi que par le recours à la violence spirituelle ou non spirituelle. Ce système n'est certes pas le seul, mais il est néanmoins le principal responsable des trois grandes scissions de la chrétienté : la première entre l'Église d'Occident et d'Orient au XI^e siècle, la deuxième dans l'Église d'Occident entre catholiques et protestants au XVI^e siècle et finalement, au XVIII^e-XIX^e siècle, la troisième scission entre le catholicisme romain et le monde moderne des Lumières.

Mais notons d'emblée ceci : je suis un théologien œcuménique *exempt de toute fixation sur le pape*. Dans *Le Christianisme. Ce qu'il est et ce qu'il est devenu dans l'histoire* (1994, trad. fr. en 1999), j'ai analysé et présenté sur près de mille pages les différentes périodes, paradigmes et témoignages de l'histoire du christianisme, en sorte qu'on ne puisse guère contester que la papauté est l'élément central du paradigme catholique romain. Un ministère de Pierre, ainsi qu'il se développa depuis les origines, était et reste pour beaucoup de chrétiens une institution pleine de sens. Mais à partir du XI^e siècle, il est devenu de plus en plus une *papauté monarchiste et absolutiste*, qui domina l'histoire de l'Église catholique et conduisit aux scissions de l'œcuménisme évoquées ci-dessus. Le constant accroissement du pouvoir de la papauté dans l'Église, malgré les revers politiques et les échecs culturels, représente la caractéristique décisive de l'histoire de l'Église catholique. Depuis, les points névralgiques de l'Église catholique ne sont pas tant les problèmes de la liturgie, de la théologie, de la piété populaire, de la vie religieuse ou de l'art, que ceux de la constitution de l'Église, qui, dans l'histoire catholique traditionnelle, ne sont pas mis en relief de façon suffisamment critique. Ce sont précisément ces problèmes que je vais devoir traiter ici avec grand soin, à cause de leur force œcuménique explosive.

L'actuel pape Joseph Ratzinger et moi-même fûmes les plus jeunes experts officiels au deuxième concile du Vatican (1962-1965), qui tenta de corriger ce système romain sur des points essentiels. Hélas, l'opposition de la Curie romaine fit en partie échouer ce projet. Dans la période postconciliaire, Rome mit de plus en plus de freins au renouveau, ce qui, ces dernières années, mena la maladie de l'Église catholique – dont le risque couvait de longue date – à se déclarer ouvertement.

Les scandales des abus sexuels du clergé catholique en sont le dernier symptôme. Ils ont pris une ampleur telle que n'importe quelle autre grande organisation aurait activé une recherche intense des causes d'une telle tragédie. Rien de tel dans la Curie romaine ni dans l'épiscopat catholique. D'abord, ils n'admirent pas leur part de responsabilité dans le camouflage systématique de ces affaires. Ensuite ils ne montrèrent pas – à quelques rares exceptions près – un grand intérêt pour chercher les causes historiques et systémiques profondes d'un dérapage aussi désastreux.

Le regrettable aveuglement des dirigeants actuels de l'Église et leur refus des réformes m'obligent à exposer franchement la *vérité historique sur les origines chrétiennes* contre tous les oublis, les dissimulations et les camouflages qui ont cours. Pour les lecteurs catholiques traditionnels surtout, peu au fait de l'histoire, et peut-être aussi pour des évêques, cela aura un effet de désillusion. Celui qui ne s'est pas encore vu sérieusement confronté aux faits de l'histoire sera sans doute parfois effrayé de voir ce qui s'est passé partout, à quel point les institutions et les constitutions ecclésiastiques – tout particulièrement l'institution catholique romaine de la papauté – sont « humaines, trop humaines ». C'est pourtant justement cela qui signifie positivement que ces institutions et ces constitutions – y compris la papauté elle-même – sont modifiables, fondamentalement réformables. La papauté ne doit donc pas être abolie, mais renouvelée dans le sens d'un service de Pierre inspiré par la Bible. Mais le système médiéval de la domination romaine doit être

aboli. C'est pourquoi ma « destruction » critique est au service de la « construction », de la réforme et de la rénovation, dans l'absolu espoir qu'à l'encontre des apparences l'Église catholique restera quand même viable au troisième millénaire.

Non pas juger, mais soigner

Certains lecteurs seront étonnés de l'emploi prépondérant de la métaphore médicale dans ce livre. La raison en est que, pour ce qui est de la santé et de la maladie, des similitudes entre corps social de l'Église et organisme humain s'imposent aussitôt. Ensuite, avec le langage de la médecine, je peux, mieux qu'avec le langage juridique, exprimer le fait que, dans ce livre critique vis-à-vis de l'état de l'Église, je ne me considère pas comme un juge mais – au sens large du terme – comme une sorte de thérapeute.

Ma critique de fond du système romain est sévère et, bien sûr, je dois la fonder point par point. C'est pourquoi je vais dans ce livre constamment m'efforcer en mon âme et conscience de faire un diagnostic honnête et des propositions thérapeutiques efficaces. Une médecine sans doute souvent amère, mais l'Église a besoin d'une telle médecine si elle doit vraiment se rétablir. C'est une histoire captivante, mais, comme souvent pour les maladies, peu plaisante. Ce n'est donc ni par volonté d'avoir toujours raison ni même par pugnacité que je m'exprime si clairement, mais pour satisfaire un devoir de conscience en rendant ce service – peut-être le dernier ? – à ma communauté ecclésiale, celle que toute ma vie j'ai essayé de servir.

Comme pour mes précédents ouvrages, on fera tout à Rome pour, si ce n'est condamner, du moins réduire au silence un livre aussi gênant. C'est pourquoi, pour réveiller la hiérarchie romaine de l'Église, figée dans son idéologie et la plupart du temps en sécurité sur les plans juridique et financier, je compte sur les soutiens de la communauté ecclésiale, d'un public plus large

de théologiens et, espérons-le, d'évêques ouverts au dialogue. Il s'agit de prendre acte de la présente *pathogenèse* qui explique le développement et les conséquences de la maladie dont souffre l'Église catholique et de ne pas opposer plus longtemps de la résistance ou un refus de dialoguer aux thérapies pénibles qui s'imposent. Y a-t-il de l'espoir au moins pour l'Église en Allemagne ?

Agenda pour un « colloque sur l'avenir »

Après les choquantes révélations du camouflage, pendant plusieurs décennies, des violences sexuelles, la conférence épiscopale allemande – à l'incitation du Comité central des catholiques allemands (ZdK)¹, la plus haute instance des laïcs catholiques – a annoncé à l'automne 2010, dans une lettre à tous les catholiques, un « colloque » biennal de l'Église « sur l'avenir ». Cette tardive *initiative de dialogue* – près de cinquante années après Vatican II – est à saluer ; elle signifie qu'enfin les évêques s'inquiètent de la frustration, de l'opposition et des défections de la communauté catholique consécutive à la crise des abus sexuels et au blocage complet des réformes. Le dialogue doit inclure la conférence épiscopale, les diocèses, les paroisses, mais aussi des intervenants plus extérieurs.

Mais lors du passage de 2010 à 2011, on pouvait constater que cette initiative de dialogue était une fois de plus dans l'impasse. En effet, les évêques allemands ne sont pas d'accord entre eux. Certains ne reconnaissent même pas le Comité central des catholiques allemands (ZdK) comme partenaire de dialogue et de coopération – sans parler de « Nous sommes l'Église », crédité de bien plus d'un million de signatures, une « voix du peuple de l'Église » indépendante.

1. Le Comité central des catholiques allemands (ZdK, *Zentralkomitee der deutschen Katholiken*) est une structure officielle qui représente les laïcs au sein de l'Église catholique romaine d'Allemagne et regroupe plus d'une centaine d'associations et d'institutions catholiques. Il n'y a pas de structure homologue en France.

Or ces mêmes croyants se souviennent fort bien que de telles initiatives de discussion – par exemple pour des consultations sur les nominations d'évêques – ont déjà été mises en pratique, mais qu'elles ne leur ont apporté que des déceptions, tout comme les résultats du « Synode de Wurtzbourg » (1971-1975) et les nombreux synodes diocésains « classés sans suite » par la hiérarchie et refusés sans plus par Rome. C'est pourquoi certains catholiques ont désormais le soupçon qu'en proposant un « dialogue » les évêques veulent surtout faire baisser la pression pour repousser les réformes.

Non moins fondé est le soupçon que l'habituelle diplomatie secrète du Vatican a d'ores et déjà exercé des pressions sur les évêques allemands – comme naguère sur les Autrichiens à l'occasion de leur « dialogue pour l'Autriche » (1997), dont les débuts avaient été prometteurs – pour freiner autant que possible, voire stopper, l'entreprise de dialogue. Cette nouvelle offensive de l'épiscopat allemand pour dialoguer serait bien plus convaincante si elle était liée à des décisions pour des réformes déterminées, sur lesquelles des « discussions » sont menées depuis des années voire des décennies. En tout cas, les laïcs catholiques veulent un dialogue sérieux avec des résultats concrets – celui-là même que plus d'un évêque craint.

C'est étonnant compte tenu des résultats du sondage sur la « Communication religieuse 2010 », commandé par la conférence épiscopale elle-même : il n'y aurait que 54 % des catholiques qui se sentent liés à l'Église, dont plus des deux tiers de façon critique. Et même, durant l'année 2010, 250 000 personnes auraient quitté l'Église catholique de République fédérale d'Allemagne, soit environ le double de l'année précédente ; il y eut aussi plus de conversions au profit des Églises protestantes (selon les indications du sociologue des religions Michael Ebertz, de l'université de Fribourg).

Quoi qu'il en soit, je suis ouvert au dialogue et présente ici, basé sur un travail théologique de plusieurs décennies et sur mon expérience de l'Église, un *agenda* élaboré avec soin pour

CE QUI ME POUSSE AUJOURD'HUI À ÉCRIRE

un tel débat sur l'avenir et pour des décisions appropriées. Il y a cinquante ans, après l'annonce du deuxième concile du Vatican, j'ai fait de même avec le livre *Concile et retour à l'unité. Se rénover pour susciter l'unité* (1960, trad. fr. 1961). « Agenda » (lat. : « ce qui est à faire ») n'est pas à comprendre seulement comme un carnet où les affaires à régler sont notées *pro memoria*, mais comme un programme d'action avec des tâches à traiter d'urgence. Quel bonheur ce serait si, malgré tous les obstacles, ce livre avait le même succès qu'autrefois, lorsque, le plus souvent grâce au Concile, des propositions audacieuses s'étaient concrétisées. Aujourd'hui encore nous n'avons nul besoin de longues discussions ou réflexions, mais de propositions audacieuses et de réformes structurelles courageuses : elles sont formulées en toute clarté et justifiées en détail dans le dernier chapitre de ce livre.

Si le présent « colloque sur l'avenir » devait rester sans résultat, cet agenda, j'en suis convaincu, restera à l'ordre du jour de l'Église catholique. Et donc pour moi cela en valait la peine.

Tübingen, le 1^{er} février 2011

Une Église malade, voire moribonde ?

État des lieux

Ça ne peut pas continuer comme ça

« Ça ne peut pas continuer comme ça avec notre Église ! “Ceux d’en haut”, “ceux de Rome” bousillent toute l’Église ! » De tels propos exaspérés, indignés ou désespérés, on pouvait en entendre souvent ces derniers mois, en Europe comme en Amérique, et de façon extrêmement saisissante au deuxième *Kirchentag*¹ œcuménique de Munich, en mai 2010.

Alois Glück, le clairvoyant et courageux président du Comité central des catholiques allemands, déclarait après ce *Kirchentag* : « L’alternative est : ou la résignation, le rétrécissement voulu, en tout cas accepté sans trop de regret, à une petite communauté de “chrétiens convaincus” ; ou la volonté et le courage pour un nouveau départ. » Il exprimait ainsi les préoccupations et les espoirs de beaucoup de personnes, en l’occurrence ceux des membres les plus engagés de l’Église. Mais il ne trouva que plus tard un écho auprès des évêques catholiques. Beaucoup parmi eux souhaitent manifestement continuer comme avant. D’où la frustration, la colère et souvent aussi le désespoir des

1. Le *Kirchentag*, littéralement « journée de l’Église », est une manifestation de masse (environ 200 000 personnes en 2010 à Munich) de deux ou trois jours qui a lieu tous les deux ans en Allemagne. Il est organisé par l’Église protestante. Il a son équivalent catholique, le *Katholikentag*, moins imposant, et chacun comporte une dimension œcuménique.

catholiques les plus loyaux, de ceux qui n'ont pas encore oublié le deuxième concile du Vatican.

Mais l'Église catholique est embourbée dans la plus profonde crise de confiance depuis la Réforme et nul ne peut l'ignorer. En son centre se trouve – il faut que l'Allemagne aussi le comprenne – le pape actuel, Joseph Ratzinger, certes issu du pays de la Réforme, mais résidant dans la Rome pontificale depuis trois décennies, qui aggrave la crise au lieu d'y remédier. En tant que pape Benoît XVI, il a laissé passer l'immense chance de faire des impulsions – vers l'avenir – du deuxième concile du Vatican la boussole de l'Église catholique au Vatican même, et de faire avancer avec courage les réformes. Au contraire, il ne cesse de relativiser les textes du Concile et de les interpréter contre l'esprit des pères conciliaires – en les tirant vers le passé. Il s'oppose même explicitement au *concile œcuménique, qui représente selon la grande tradition catholique la plus haute autorité dans l'Église catholique*. Ainsi :

– sans conditions préalables, il a réintégré dans l'Église des évêques traditionalistes de la Fraternité Saint-Pie X, ordonnés illégalement en dehors de l'Église catholique et rejetant le Concile sur des points fondamentaux ;

– il favorise par tous les moyens la médiévale messe tridentine et célèbre parfois lui-même l'eucharistie en latin en tournant le dos à l'assemblée ;

– à l'égard des Églises protestantes, il attise une profonde méfiance, en ne cessant d'affirmer qu'elles ne sont pas du tout des Églises au vrai sens du terme ;

– il n'applique pas les accords définis avec l'Église anglicane dans des documents œcuméniques officiels (ARCIC¹), mais renonçant ici à l'obligation du célibat, il tente d'attirer dans l'Église catholique romaine² les clercs anglicans conservateurs mariés.

1. Anglican-Roman Catholic International Commission.

2. Les clercs séculiers (diacres, prêtres et évêques) de l'Église anglicane peuvent

– en nommant des dirigeants anticonciliaires (secrétairerie d'État, congrégation pour la liturgie, congrégation des évêques, entre autres) et des évêques réactionnaires, il a dans le monde entier renforcé les forces hostiles au Concile.

Avec ces graves faux pas, le pape Ratzinger semble de plus en plus s'éloigner de la grande majorité du peuple catholique de nos pays qui, de toute façon, se soucie de moins en moins de « Rome » et, au mieux, s'identifie encore avec la paroisse locale et un bon prêtre, parfois aussi avec l'évêque local. La politique anticonciliaire du pape est intégralement soutenue par la Curie romaine, dont les forces favorables au Concile ont été isolées et éliminées. Dans la période d'après Concile, un très efficace appareil de propagande, voué tout entier au service du culte romain de la personnalité, s'est reconstitué. Les médias modernes (télévision, Internet et Youtube) sont, d'une façon systématique et professionnelle, utilisés par eux avec succès pour leurs propres intérêts. Au vu des grandes manifestations de masse, notamment les voyages du pape, on pourrait penser que tout va pour le mieux dans cette Église. Mais voici la question décisive : qu'est-ce qui relève ici de la façade, qu'est-ce qui est substance ? En tout cas, sur le terrain, les apparences sont autres.

Le déclin des structures de l'Église

Naturellement, je n'ignore en aucune façon l'immense travail sur le terrain dans les paroisses du monde entier : l'infatigable engagement pastoral et social d'innombrables prêtres et laïcs, d'hommes et avant tout de femmes ; je n'ai eu de cesse de rencontrer ces témoins crédibles de la foi durant les dernières décennies. Où en serait aujourd'hui l'Église allemande sans ces

se marier s'ils le souhaitent. Cependant, les plus conservateurs parmi eux sont opposés à l'ordination des femmes et des homosexuels, que l'Église anglicane autorise aussi depuis deux décennies. L'Église catholique a décidé de leur ouvrir ses portes, bien qu'ils soient mariés.

infatigables engagements ? Mais qui les en remercie ? Combien d'entre eux se sentent plus gênés qu'encouragés par la politique, la théologie et la discipline romaines venues « d'en haut » ! Partout dans le monde on peut entendre des plaintes sur le déclin des structures ecclésiastiques traditionnelles, établies durant tant d'années, voire durant des siècles.

Je me sens moi aussi tout à fait concerné sur un plan personnel. Je ne pense pas seulement à la suppression drastique de la pastorale dans la ville universitaire de Tübingen et dans l'ensemble du diocèse de Rottenburg-Stuttgart, mais aussi à Sursee, ma ville natale suisse près de Lucerne, où je retourne tous les ans en été et où je préside toujours la célébration de l'eucharistie. Mais cela me procure toujours moins de joie qu'avant. En effet, qu'ai-je constaté en août 2010 ? Voici un triste instantané :

– Pendant des siècles, la paroisse de Sursee a toujours eu au moins quatre ministres ordonnés (*Vierherren*). Maintenant, elle n'a même plus un seul prêtre ordonné, mais elle est dirigée par un diacre, théologien laïc, Markus Heil, qui ferait un excellent prêtre, mais étant marié, ne peut être ordonné à la prêtrise. Avec son équipe, il fait certes un travail remarquable, mais pour la célébration de l'eucharistie, il doit recourir à des prêtres retraités – aussi longtemps qu'il en restera. En Suisse aussi le clergé célibataire semble condamné à disparaître. À Sursee et ailleurs aussi, personne ne sait comment la paroisse et surtout la célébration régulière de l'eucharistie pourront continuer à exister.

– Les capucins, qui étaient depuis le XVII^e siècle un puissant soutien pour la paroisse, ont dû fermer et vendre, comme ailleurs, leur monastère de Sursee, par manque de relève. Même le renouvellement du clergé diocésain est très rare.

– La proche faculté de théologie de Lucerne, d'où est issue l'université de la ville au siècle dernier, doit aussi craindre pour sa survie ; selon les plans de certains politiciens, elle doit, à cause de la diminution du nombre d'étudiants, fusionner, au profit de l'expansion d'une « faculté de la santé », soit avec

